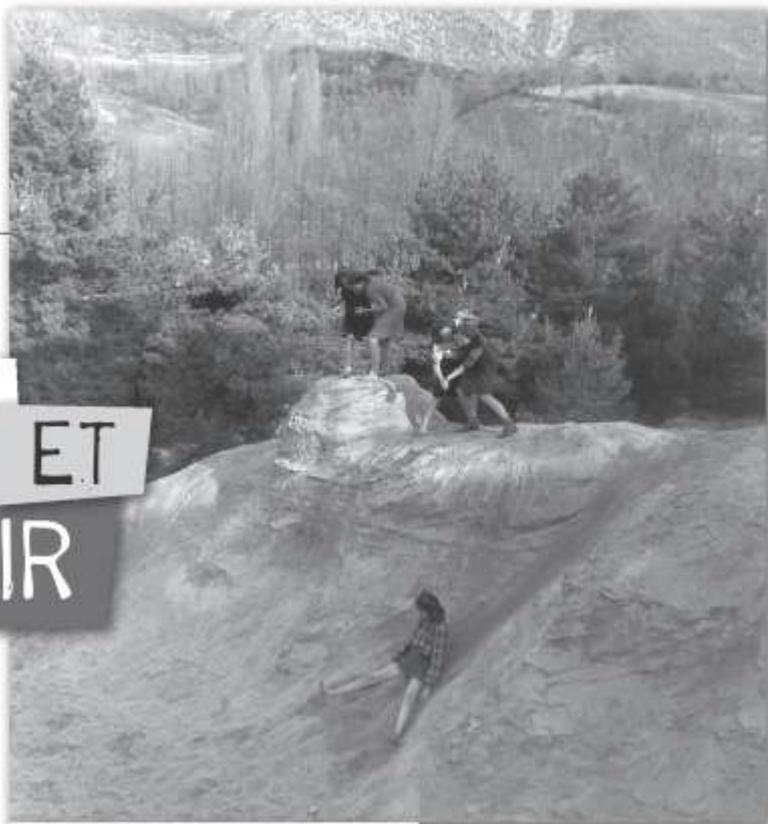


La cantine
1943
Gérard Bouché

NATURE ET BON AIR

Le site de l'école, à Beauvallon, a été choisi avec soin. L'un des critères est celui de la proximité de la nature, accessible sans barrière, en toute liberté. Dès sa création, la campagne est présentée comme un atout majeur, en particulier auprès des familles dont les enfants souffrent du milieu urbain.



Les enfants Perrot et Gétal
1938
De gauche à droite :
Michèle Perrot,
Jane-Mary Gétal,
Élisabeth Perrot,
1-70,
Jean-Marie Perrot,
Gérard Perrot



Le « cœur » à l'ombre,
on plante les arbres
vers 1933
Anne AAF

« Nous avons fait le "cœur", parce que nous avions dans le champ que nous avons acheté, trois petits sapins qui avaient "à de haut" à peu près... c'est tout ce qu'il y avait comme arbres dans le terrain, nous nous sommes dits que ces trois petits sapins, il faut les protéger, il n'y a rien à faire, il faut les garder comme témoins. Alors nous avons fait le "cœur" autour de ces trois petits sapins. Alors maintenant, on me taguine, on me dit : ou, ou, tu as fait le "cœur", ou, en effet, c'est le "cœur" de l'école. Ou, ou, c'est vrai, en effet, sans le vouloir, on a fait un "cœur" pour protéger ces petits sapins... parce que, au fond, la chose principale pour une école, c'est que l'école soit du plein cœur d'aujourd'hui pour tous les enfants qui viennent... »

Projet de Marguerite Soubeiran
Extrait de *Une école, une vie*
1972
Vol. de J. Verité



Les petits du tracé
1933
Anne AAF

« Nous faisons notre petite quéquerra entre les deux bittes de sable qui se trouvaient à l'entrée de l'école, séparées par la route d'accès ; elles n'existent plus aujourd'hui. Chaque bittte était le fief d'une armée avec vige, tranchées, câbles en barbelés avec leurs chefs qui lançaient des attaques sur l'ennemi d'en face, avec les armes de fabrication locales : essentiellement des épées en bois que chacun enjolivait avec des poignées en fil de fer ou tôle issues de boîtes de conserve récupérées je ne sais où, pour se protéger des coups aux mains. Les bouts des épées étaient protégés par une coupée en coton tressé par du sparadrap. Un service sanitaire avec mercurochrome surveillait les opérations. Mais attention, il fallait respecter les trêves impérativement et les hostilités ne pouvaient se mettre en route que de 10 à 12 heures, et pas tous les jours »

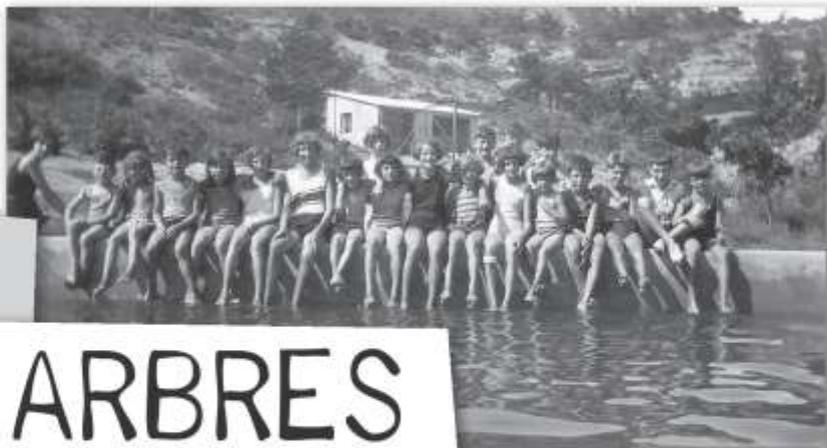
Roland Fouquier
sept. 2008
Soubeiran

L'EAU

LES ARBRES

LES FLEURS

La nature est plus qu'un décor : elle est un élément majeur de l'éducation. La leçon en plein air est très prisée à Beauvallon. Le milieu naturel est donc abordé sous l'angle scientifique. Mais aussi comme milieu où l'enfant peut jardiner, planter, suivre le rythme des saisons.



Après le bain
1933
Anno AAE



La piscine des petits
1934
Anno AAE



La piscine
Anno AAE



Les grands au travail :
plantation de
poivrons de terre
1933
Anno AAE



La piscine
1932
Anno AAE

« (Tante Marguerite) sigeait bon de faire partager à ses petits Pensionnaires (pour la plupart des citadins), la difficulté et le bonheur des travaux des champs. C'est à Beauvallon seulement que j'ai jamais plômé un poulet, assés du tûleul, fouiné au pied des châtaigniers avec un bâton à la recherche de truffes, trait une vache, fabriqué de la confiture de groseilles sans cuisson, ramassé des kilos de haricots verts, remonté, sandales de cuir aux pieds, pendant des kilomètres un torrent glacial et caillouteux, fabriqué des cabanes de rondins, et y faire cuire sous la tente des châtaignes fraîchement récoltées, et même aidé à la construction d'une maison (l'annexe de l'École), en déposant soigneusement pendant des heures des briques côte à côte sur des couches de ciment, stupéfaite de voir à quelle vitesse s'élevaient les murs à l'édification desquels je travaillais. »

Éliabeth Panet
1938
Socorro

« En été, piscine matin et après-midi. En dehors des heures de surveillance : interdit de franchir la murette qu'on faisait le tour ! L'eau était un peu verte dès la mi-saison car il fallait l'économiser (la source était de faible débit), et comme il n'y avait pas de système de filtrage... : mais pas de problème : tout le monde était content ! (À Dieulefit il y avait, en guise de piscine un bassin traversé par la rivière "le Jabron", mais elle était froide et, en dehors de la villa, si bien que quelquefois je regardais de nager avec les coqueleurs, voire des vipères... je préférerais "notre piscine" »

Renard Fouchier
sept. 2008
Socorro

Exercice
combat par
Suzy Abram
mars 43
coll. V. Bissot

LE CORPS ET SON ÉDUCATION



L'expérience genevoise se prolonge à Beauvallon : l'éducation du corps, son épanouissement sont assurés avec une extrême attention. Il s'agit de rompre avec la discipline des corps, les contraintes humiliantes, et de leur substituer des méthodes qui libèrent les personnes. C'est ainsi que l'on pratique la gymnastique « naturelle » de Georges Hébert, très prisée à l'époque dans les organisations de jeunesse au plein air.

Les exercices et autres leçons se déroulent dans une ambiance de « saine co-éducation des garçons et des filles » (à Genève, on n'emploie pas le mot « mixité »). C'est dans ce domaine que Beauvallon se situe très en avance sur les mœurs, et sur les autres écoles nouvelles. C'était, à l'époque, un pari risqué.



Combat de boxe, avec gants. - Franck (Roland Fouchier) affronte Suzy Teate. Arbitrage par H. H. Roché. Since 1948

« Nous n'avons pas voulu être une école religieuse protestante. Nous n'avons pas voulu être une école religieuse catholique. Nous n'avons pas voulu être une école qui ait un "chapeau philosophique" ou un chapeau gytékien. Nous sommes une école laïque dans toute la bonne acception du mot, et nous voulons au contraire avoir un peu des enfants de tout bord si l'on peut dire, dont les parents soient de toute conviction ou de toute classe sociale. »

Marquerte Scubeyran
1974
Autobiographie



Gem au sol
mars 43
coll. V. Bissot



Les grands au travail :
le gem devant
la grande maison
1933
Since 1948



Après le bain,
on peut jouer au ballon
Since 1948

« Elle (Marquerte Scubeyran) tenait à ce que son établissement, tout en y admettant quelques petites catholiques, soit d'inspiration protestante. Les bases de (ce) système éducatif, outre l'éducation élitaire, étaient la mixité (absolument inimaginable dans les mœurs de l'époque), la liberté, la responsabilité et le consensus. Donc le mieux possible de coéducation. »

Elisabeth Fomaz
1998
Autobiographie



« Monsieur Roché (Henri-Pierre Roché, auteur de "Jules et Jim" adapté à l'écran par Truffaut), nous a proposé toutes sortes de sports : par exemple, le tir au javelot et à l'arc en nous faisant fabriquer les instruments, le saut en hauteur avec le rouleau californien, la boxe (il avait des gants !), la lutte gréco-romaine, etc. En été il y avait les jeux olympiques, et chacun essayait de montrer ses performances ! »

Roland Fouchier
sept. 2008
Autobiographie

Le travail des petits, sur la terrasse
1933
Arch. AAF

DANS LES CLASSES DES PETITS ET DES GRANDS

Les méthodes employées à Beauvallon « pour faire la classe » sont celles de l'éducation nouvelle. Loin d'être considéré comme un être ignorant et dépendant, l'enfant est instruit à la recherche personnelle, à l'autonomie du savoir. Distance est prise avec la leçon traditionnelle, « le par-cœur ». Apprendre à apprendre, telle pourrait être une devise de Beauvallon, conforme à la « charte Ferrière » de 1925.



Les grands au travail
1933
Arch. AAF



Travail en petit groupe
1933
Arch. AAF



Entrée
au premier plan,
Francine Fréval,
Mlle de Marcellin Auckler
et Jean Fréval
1943
coll. V. Bissat

En travail des petits
sous l'œil de
M. Soubeiran
Arch. AAF



« L'apprentissage de la lecture et de l'écriture en "script" ou "bâton" m'ont amené aux premières poésies, histoire, géographie... des classes de 10ème et 9ème (ce qu'on appelle aujourd'hui les CP et CE1). La classe se passait en partie à l'intérieur, en partie dehors, sur la terrasse ou sous un arbre suivant les saisons et les disciplines. Nous avions des fichiers par matière. Basé sur la méthode Freinet, nous avions un fichier à faire par mois : on prenait la matière qui nous plaisait, mais on ne pouvait pas reprendre une fiche 2 fois. Si on préférait le calcul on pouvait prendre toutes les fiches à la suite, mais quand le stock du mois était épuisé, tant pis il fallait bien faire les autres ! S'il faisait beau, je prenais par exemple une fiche de poésie et j'allais l'apprendre à l'ombre d'un marronnier, puis j'allais la réciter pour valider mon travail ! Et ainsi de suite... »

Roland Fruchier
sept. 2008
Béziers

« Le matin, c'était la gymnastique pour commencer la journée. Après le petit déjeuner, la fameuse réunion. Nous étions tous placés en cercle et, soit Tante Marguerite nous lisait un extrait d'un livre captivant, soit nous faisions passer des reproductions d'une peinture célèbre, soit nous faisions écouter de la belle musique. Et ensuite, une minute de silence. Sur le plan de la vie quotidienne, nous participions, par équipes, au ménage, au mettre le couvert et débarrasser les tables des repas. »

Françoise Calvez-Magnard
mai 2007
Béziers



Travail en petit groupe
1933
Arch. AAF



M. Soubeiran
au-dessus une élève,
Eve Duvivier
mars 1943
coll. V. Bissat



Le travail des petits
1933
Arch. AAF

ARTS ET SPECTACLE



Danse devant le grand maître
mars 1943
coll. F. Bonat

Une grande partie du temps est réservée aux arts, aux spectacles, à tout ce qui va être appelé, à partir des années 60 « activités d'éveil » Musique, danse, danse rythmique, scènes de théâtre, comédies écrites sur place forment un corpus qui a beaucoup marqué la mémoire beauvallonaise de cette première période (1929-1945).



« Madame Pipeau » (Madame Roché)
encourage ses maîtres
mars 1943
coll. F. Bonat

La Guilde des joueurs et des faiseurs de pipeaux

La Guilde Française des Faiseurs et Joueurs de Pipeaux (GFJP) est créée en 1933 sous le patronage de l'association La Nouvelle Education afin de promouvoir, en France, un travail d'éducation musicale analogue à celui auquel se consacrait, depuis le milieu des années vingt, une Guilde semblable en Angleterre.

Il s'agissait ainsi, par le moyen de simples pipeaux de bambou que l'on fabrique soi-même, de mettre la musique à la portée de tous, de fournir à l'oreille une éducation, d'encourager chacun, non seulement à faire de la musique au lieu de se contenter d'en écouter, mais de se livrer tout de suite à la musique d'ensemble, grâce aux instruments simples que sont ces pipeaux. Les Guildes se sont formées successivement en Angleterre, en France, en Suisse, en Belgique, au Danemark, en Irlande. Plusieurs Beauvallonais ont conservé leurs pipeaux, souvent rehaussés de dessins à la pyrogravure.



La troupe salue
1933
coll. AAF



Danse et
représentation
1933
coll. AAF

« Madame "Pipeau" (Anne Roché) avait tout un stock de bambous provenant d'Indochine récupéré en Angleterre avant de venir à Beauvallon : tous les adultes et les enfants ont fabriqué leur pipeau, quelquefois plusieurs : on commence par le modèle "soprano", en coupant un morceau de bambou à une longueur en fonction du diamètre, puis c'était la fenêtre, le canal, on sortait la première note, on perçait le premier trou, et ainsi de suite ; enfin on accordait les pipeaux entre eux avant de se lancer pour un concert, avec en plus des altos, ténors, basses, soprinos, pour la fête mensuelle des anniversaires à souhaiter »

Roland Fourrier
sept. 2008
Beauvallon



Danse
traditionnelle
1933
coll. AAF

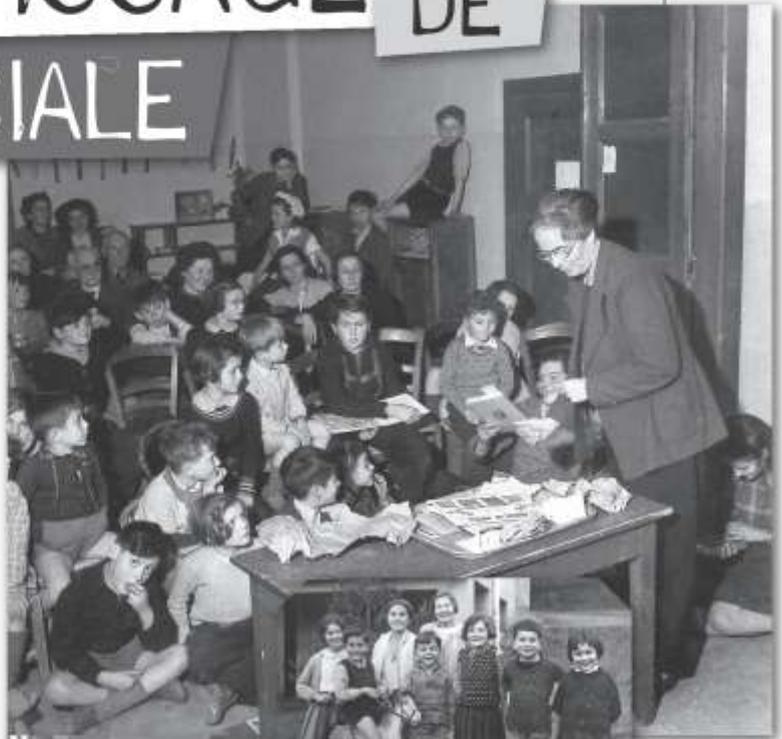
VIE COMMUNE ET APPRENTISSAGE DE LA VIE SOCIALE

Grand moment de convivialité, la remise des cadeaux une fois par mois à ceux qui ont leur anniversaire. 1943
Cédric Boust

L'internat est un lieu propice à une double éducation : celle des savoirs, et celle des pratiques, notamment sociales.

L'enjeu peut se situer dans une double initiation : apprendre à vivre en communauté et apprendre aussi à se gouverner seul.

L'une des priorités du système est celle de l'exercice de l'autorité. Comme la communauté est organisée selon le principe de la démocratie représentative, l'autorité est déléguée à des préfets, juges de paix, gardes-champêtres que les enfants choisissent dans leurs rangs, lors d'assemblées régulières, à caractère parlementaire. Les adultes sont censés se plier aux « lois » promulguées par ces assemblées.



Pose en petit groupe 1932
Annie AAF

« Nous nous sommes dit tout de suite, la première chose à faire c'est de mélanger complètement les enfants à la direction de la maison et à ce que nous voulons faire dans la maison, c'est-à-dire ne rien faire dans l'école qu'ils ne sachent pas pourquoi nous voulons le faire, le leur expliquer et qu'il le comprennent, et discuter avec eux. Discuter avec eux tout ce que nous ferons dans l'école, aussi bien nous les adultes, que les enfants... et ensemble, arriver à mettre sur pied un ensemble de lois très simples qui puissent permettre que la maison marche harmonieusement et sans difficultés. Et nous avons fait ce qu'on appelle des Assemblées : tous les enfants réunis avec tous les adultes de la maison, tout le monde ayant le droit de parole, les adultes n'ayant pas deux voix mais n'en ayant qu'une, comme tous les enfants, et les enfants ayant le droit de parole et pouvant discuter, et nous, pouvant discuter aussi nos points de vue, naturellement. Et moi, je ne pourrais pas concevoir une école sans Assemblée. Je serais incapable d'être dans une école sans Assemblée. C'est le pivot de l'école, c'est l'endroit où tout le monde se réunit, les adultes et les enfants, où l'on peut dire ce que l'on pense, on peut expliquer les choses. Quelquefois, lors des votes nous n'avons pas la majorité, nous, les adultes, c'est les enfants qui l'ont... quand on a proposé une loi, si c'est juste, eh bien, on l'admet et on va avec eux. L'Assemblée, c'est le pivot qui permet à l'école de marcher. »

Marguerite Guiboyan
1974
Autobiographie



L'assemblée :
« les préfets élus pour 3 mois, un garçon et une fille choisissent la bonne observation des règlements établis et votés par tous »
Annie AAF



Mardi gras
mars 1943
Annie AAF



La table est mise pour le déjeuner 1933
Cédric Boust

Série à Montélimar : les « grands » sont venus passer un examen au collège, inscrite par Pierre Léopold, 1937 (1).
Où E. Perrot



SOUVENIRS DE NOUVEAUX ARRIVANTS,

ANNÉES 30

Si les effectifs de Beauvallon ont connu une forte croissance dans les années qui précèdent la guerre, cela vient de l'arrivée d'enfants qui, souvent pour des raisons de santé, viennent un temps se retremper à Beauvallon.

Le réseau médical, surtout à une période où « virer sa cuti » peut tourner au cauchemar pour les parents, en l'absence de toute antibiothérapie, a joué un rôle majeur dans la mise en place de réseaux de « clientèle ».

Les situations de difficulté ou d'échec scolaire, qui du reste peuvent se combiner avec des problèmes de santé, expliquent également nombre d'inscriptions à l'École.

« Tante Marguerite était secondée dans sa tâche par son amie Catherine Krafft : Tante Catherine, Demoiselle elle aussi, aux cheveux courts et raides, grande, mince, saine, en bonne infirmière aussi qu'elle était, elle avait pu avoir, me semblait-il, une certaine tendance à l'autoritarisme, si cette attitude n'avait pas été absolument prohibée dans la maison. Toutes deux s'étaient aménagé un agréable petit appartement au premier étage. Nous y pénétrions rarement, sauf sur convocation dans les cas graves, ou sur invitation spéciale et à tour de rôle. On nous offrait alors (pour les plus de douze ans), une tasse de café, ou même une cigarette, ce qui n'était pas agréable, mais désosserait les velléités de fumer clandestinement, qui perdaient ainsi leur attrait de fruit défendu. L'une et l'autre avaient adopté un enfant : Fernand le fils de Tante Marguerite, avait alors sept ans, et Jacqueline, dite Quincis, la fille de tante Catherine, un an. »

Elisabeth Perrot, 1998
Beauvallon



Margotte Subeyron
près de
Catherine Krafft,
chacune tenant
son enfant
1935
Où G. Chauvat

Réunion amicale à la pension Durson.
Plusieurs membres des familles Giral
et Perrot se rencontrent en 1936,
à la faveur d'une visite effectuée par les
parents ou pendant un séjour de vacances.
Où E. Perrot



Jean-Marie Perrot à table
en compagnie de ses copains
1932
Où E. Perrot

Un œil critique sur le « rousseauïsme »

« Malgré mes tristes ans, et l'immense soulagement que me procurait cette atmosphère de liberté, j'ai très vite ressenti les points noirs du système et ceux de la naïveté de son concept d'éducation : une totale confiance en la bonté originelle de l'enfant.

Était-il vraiment bénéfique, et propice au travail d'abandonner seuls dans une salle d'étude des adolescents de moins de quinze ans, dont les garçons s'amusaient tout en proférant une suite de bruits sonores plus ou moins ragoûtants, à arracher les ailes des mouches qu'il introduisaient ensuite dans le cou des filles piaillantes - et gesticulantes ?

Était-il profitable intellectuellement les jours de beau temps, pour permettre aux enfants de profiter librement des heures écolées, de repousser après dîner les cours de math et de sciences qu'ils n'étaient plus alors perçus qu'à travers les brumes d'un sommeil naissant ?

Était-il vraiment formateur pendant les récréations de laisser sans surveillance des enfants de neuf ou dix ans brimer ou même lapider l'un d'entre eux, un peu demeuré, et qu'il n'avait pour tout secours que l'espoir que ses hurlements attireraient l'attention d'un camarade plus âgé ?

« La Pension était dirigée par Monsieur et Madame Durson. Lui, un gros homme cordial et bon vivant, au fort accent torrain. Nous l'appelions oncle Émile. Elle, blonde, fine, réservée, souvent agréablement courtisée par ses hôtes : tante Jeannette. L'atmosphère y était particulièrement conviviale et « branchée » (comme on dirait de nos jours), dans une ambiance intellectuelle de gauche. Pour les repas, tout le monde se trouvait réuni autour d'une longue table rectangulaire présidée par oncle Émile et tante Jeannette. La conversation, pour la petite fille puis la jeune adolescente que j'étais, m'éblouissait et m'énervait un peu, bien qu'elle ait été souvent traversée d'éclats de rire, de plaisanteries et d'allusions comprises seules de petit monde clos que formait finalement l'ensemble des Penonnaires.

Quand un enfant semblait s'endormir trop visiblement devant son assiette, oncle Émile le réveillait d'un « Manche ta couche ! », au fort accent torrain, qu'il trait brusquement de sa torpeur et le remettait en marche. »

Elisabeth Perrot
1998
Beauvallon

Elisabeth Perrot,
1998
Beauvallon

LE DÉSASTRE DE 1940.

« Trois femmes admirables (...) Mademoiselle SOUBETRYAN que tous, grands et petits, appellent familièrement Tante Marguerite, avec sa haute stature aux larges épaules, sa belle tête virile, sous une ombre grise toujours en révolte, ses pieds nus dans ses sandales, son parler franc et briégeois, son cœur généreux et son enthousiasme : Tante Marguerite enfin.

Senait-pinte Simone MONNIER, g'aieuse artiste jusqu'aux ongles, Catherine KRAFFT, dévouée jusqu'à l'héroïsme, portant sur ses minces épaules l'écrasant fardeau de l'organisation matérielle. Ces trois femmes ne se contentèrent pas de créer dans leur école un paradis enfantine. Elles abritèrent des petits qui connurent tous les drames et toutes les misères : enfants de prisonniers politiques, d'Israélites déportés, de disparus, de fuillés, enfants sans parent, sans argent, sans état-civil. »

André Vrille,
oct. 1944

Dieulefit pendant la guerre, 1943



Francine Pébail,
fille de Jean Pébail
et Marcelle Aclat.

Dieulefit, si l'on regarde une carte, semble à l'abri de la tourmente en 1940. En fait, l'afflux des réfugiés, la captivité de nombreux hommes du Pays, et très vite les difficultés d'approvisionnement provoquent une situation difficile, analogue à celle que connaissent des milliers de communes du sud de la France.

à Marguerite Soubetryan
à Catherine Krafft
à Simone Monnier.

Picabia 1942

Recommandation de Dieulefit
Noms : Jean de Dieulefit -
Officier de la Légion d'Honneur
à la loi du 24 juin 1941, favorisant le
recouvrement de tous les impôts
à la suite de son passage à l'état de
la loi du 24 juillet 1941.

Arrêtés
Article 1 - Toutes les femmes fuies,
françaises et étrangères, résidant sur le territoire de
la commune sont astreintes à se rendre à la mairie
qui leur délivrera les imprimés réglementaires de
situation.

Article 2 - Ces déclarations doivent être
complètes et ratifiées en mairie, avant le 14 juillet,
délai de rigueur.

Article 3 - Les contrevenants au présent
arrêté seront passibles des peines prévues par l'article
2 de la loi du 24 juin 1941.

Dieulefit le 24 juillet 1941
J. de Dieulefit

Changement
Noms : Jean de Dieulefit -
Officier de la Légion d'Honneur
Observant que l'ancien et le capital de change
sont à l'état de non-déclaré.

Arrêtés
Article 1 - Le directeur de nationalité changeant
à Dieulefit, devant se présenter à la mairie de la commune
(Mairie de Change).
Article 2 - Les personnes de nationalité changeant
à Dieulefit, devant se présenter à la mairie de la commune
(Mairie de Change).
Article 3 - Les changeants doivent être munis de leur
passeport individuel.
Article 4 - Toute infraction à cet arrêté sera punie
de la sanction légale à cet effet de change et de perfection
de l'article 2 de la loi du 24 juin 1941.

Dieulefit le 24 juillet 1941
J. de Dieulefit

« Et ce fut l'hiver 1943 / 44. Du fait des menaces continuelles, Marguerite SOUBETRYAN devait être prévenue de la venue éventuelle de troupes allemandes ou de Vichy par des correspondants établis dans le village. De plus, elle organisa des équipes de guet sur le chemin menant de Dieulefit à Beauvaillon, et elle décida que les garçons corses devaient bénéficier d'une protection particulière. C'est ainsi que nous fîmes une dizaine à dormir tous les soirs dans une grotte située à quelques centaines de mètres de l'école. »

Bernard Cahen,
février 2003
Suresnes

« Dans ce pensionnat, Marguerite SOUBETRYAN, Simone MONNIER et leur équipe accueillirent de nombreux enfants fuifs, ainsi que d'autres dont les parents faisaient partie des mouvements de résistance. L'enseignement y était dispensé par des réfugiés de très bon niveau. »

Françoise Cahen-Nagard
mars 2007
Suresnes

« Pendant quatre ans, nous allons vivre une vie exaltante, épuisante, ne pensant qu'à une chose. Être un lieu d'asile pour les enfants et les adultes et tenir notre rôle dans la résistance. Nous recevons des enfants fuifs pourchassés, des réfugiés fuifs et non fuifs. Des professeurs fuifs, chassés des écoles de France et des Allemands anti-nazis. Nous hébergeons une centaine de personnes, le double de notre capacité normale. Notre maison étant ouverte à tous ceux qui en ont besoin. Nous continuons l'enseignement dans les classes et la vie de l'école se poursuit normalement. En tenant nos enfants au courant des événements mais en tâchant de leur éviter l'angoisse et de laisser leur âme et leur jeunesse intactes. Nous, tous les adultes étions d'accord sur ce point. »

« A partir de 1942 et de l'occupation totale de la France, la vie devient plus difficile encore. Nous recevons alors des personnes qu'il fallait cacher, même à la police française. Nous avons monté toute une officine de faux papiers : actes de naissance, cartes de rationnement, etc. Nous étions devenus très habiles pour effacer de manière presque invisible les vrais noms et les remplacer par d'autres (...). C'était très commode d'être une école. »

Marguerite Soubetryan,
1974
Autobiographie

BEAUVALLON, LIEU DE LUMIÈRE DANS LES ANNÉES NOIRES

À Beauvallon, la vie continue en fidélité aux principes de l'École et de l'éducation nouvelle. Tout à coup, en quelques semaines, à cause de la guerre, les principes de l'avant-garde d'un mouvement pédagogique deviennent des règles de survie pour tous ceux qui vivent à Beauvallon et ceux qui viennent y chercher une protection et de la chaleur humaine.

Le malheur des temps fait de cette École (et de la pension adjacente) un lieu où jour après jour se reconstruisent inlassablement la foi dans la personne humaine et l'attente d'une « ère nouvelle ». C'est ce que mettent en valeur deux reportages réalisés sur place et publiés en mars 43 et janvier 44.



FAMILLES DE FRANCE

17 ANS 3 Mois 3 Années
MAGASIN - DIFFUSION
R. Deshayes - 10000
Abonnements
L. P. Deshayes - 10000
1er JANVIER 1944

Une République en miniature **BEAUVALLON** L'École où les enfants se gouvernent eux-mêmes

L'ASSÉMBLÉE
L'assemblée est à 15 heures, elle se déroule dans la salle de la pension adjacente à l'École. Les enfants sont assis sur des bancs, les adultes sont debout. On parle de la journée, on discute, on décide. C'est très sérieux, très calme. Les enfants ont l'air responsables. On parle de la fête de Noël, de la fête de la semaine prochaine. On décide de faire un gâteau, de faire un jeu. On parle de la guerre, de la vie à Beauvallon. On décide de faire un journal, de faire un livre. On parle de la vieillesse, de la jeunesse. On décide de faire un atelier, de faire un jardin. On parle de la culture, de la science. On décide de faire un musée, de faire une bibliothèque. On parle de la paix, de la guerre. On décide de faire un comité, de faire un conseil. On parle de la vie, de la mort. On décide de faire un projet, de faire un rêve. On parle de l'avenir, de l'espoir. On décide de faire un geste, de faire un acte. On parle de la vie, de la mort. On décide de faire un projet, de faire un rêve. On parle de l'avenir, de l'espoir. On décide de faire un geste, de faire un acte.

LES ÉLÉMENTS
Tous les enfants, de 3 à 15 ans, ont leur place à l'assemblée. Ils sont assis sur des bancs, ils sont attentifs. On parle de la journée, on discute, on décide. C'est très sérieux, très calme. Les enfants ont l'air responsables. On parle de la fête de Noël, de la fête de la semaine prochaine. On décide de faire un gâteau, de faire un jeu. On parle de la guerre, de la vie à Beauvallon. On décide de faire un journal, de faire un livre. On parle de la vieillesse, de la jeunesse. On décide de faire un atelier, de faire un jardin. On parle de la culture, de la science. On décide de faire un musée, de faire une bibliothèque. On parle de la paix, de la guerre. On décide de faire un comité, de faire un conseil. On parle de la vie, de la mort. On décide de faire un projet, de faire un rêve. On parle de l'avenir, de l'espoir. On décide de faire un geste, de faire un acte.

DES ÉLÉMENTS EN ACTION
C'est l'heure de l'action. Les enfants se lèvent, ils vont faire ce qu'ils ont décidé. Ils sont sérieux, ils sont responsables. On voit des ateliers, on voit des jardins, on voit des musées, on voit des bibliothèques. On voit la vie à Beauvallon, on voit la vieillesse, on voit la jeunesse. On voit la culture, on voit la science. On voit la paix, on voit la guerre. On voit la vie, on voit la mort. On voit le projet, on voit le rêve. On voit l'avenir, on voit l'espoir. On voit le geste, on voit l'acte.



AIX DU SOIR

BEAUVALLON
C'est l'heure du soir à Beauvallon. Les enfants sont assis à table, ils mangent tranquillement. On parle de la journée, on discute, on décide. C'est très calme, très agréable. Les enfants ont l'air satisfaits. On parle de la fête de Noël, de la fête de la semaine prochaine. On décide de faire un gâteau, de faire un jeu. On parle de la guerre, de la vie à Beauvallon. On décide de faire un journal, de faire un livre. On parle de la vieillesse, de la jeunesse. On décide de faire un atelier, de faire un jardin. On parle de la culture, de la science. On décide de faire un musée, de faire une bibliothèque. On parle de la paix, de la guerre. On décide de faire un comité, de faire un conseil. On parle de la vie, de la mort. On décide de faire un projet, de faire un rêve. On parle de l'avenir, de l'espoir. On décide de faire un geste, de faire un acte.



LE CONTRAT DE TRAVAIL
C'est l'heure du contrat de travail à Beauvallon. Les enfants sont assis à table, ils discutent de leur travail. On parle de la journée, on discute, on décide. C'est très sérieux, très responsable. Les enfants ont l'air engagés. On parle de la fête de Noël, de la fête de la semaine prochaine. On décide de faire un gâteau, de faire un jeu. On parle de la guerre, de la vie à Beauvallon. On décide de faire un journal, de faire un livre. On parle de la vieillesse, de la jeunesse. On décide de faire un atelier, de faire un jardin. On parle de la culture, de la science. On décide de faire un musée, de faire une bibliothèque. On parle de la paix, de la guerre. On décide de faire un comité, de faire un conseil. On parle de la vie, de la mort. On décide de faire un projet, de faire un rêve. On parle de l'avenir, de l'espoir. On décide de faire un geste, de faire un acte.

Rotte d'homme LE COUPABLE
C'est l'heure de la rotte d'homme à Beauvallon. Les enfants sont assis à table, ils discutent de leur coupable. On parle de la journée, on discute, on décide. C'est très sérieux, très responsable. Les enfants ont l'air engagés. On parle de la fête de Noël, de la fête de la semaine prochaine. On décide de faire un gâteau, de faire un jeu. On parle de la guerre, de la vie à Beauvallon. On décide de faire un journal, de faire un livre. On parle de la vieillesse, de la jeunesse. On décide de faire un atelier, de faire un jardin. On parle de la culture, de la science. On décide de faire un musée, de faire une bibliothèque. On parle de la paix, de la guerre. On décide de faire un comité, de faire un conseil. On parle de la vie, de la mort. On décide de faire un projet, de faire un rêve. On parle de l'avenir, de l'espoir. On décide de faire un geste, de faire un acte.

Si...
C'est l'heure de la réflexion à Beauvallon. Les enfants sont assis à table, ils réfléchissent à leur vie. On parle de la journée, on discute, on décide. C'est très sérieux, très responsable. Les enfants ont l'air engagés. On parle de la fête de Noël, de la fête de la semaine prochaine. On décide de faire un gâteau, de faire un jeu. On parle de la guerre, de la vie à Beauvallon. On décide de faire un journal, de faire un livre. On parle de la vieillesse, de la jeunesse. On décide de faire un atelier, de faire un jardin. On parle de la culture, de la science. On décide de faire un musée, de faire une bibliothèque. On parle de la paix, de la guerre. On décide de faire un comité, de faire un conseil. On parle de la vie, de la mort. On décide de faire un projet, de faire un rêve. On parle de l'avenir, de l'espoir. On décide de faire un geste, de faire un acte.



« Tante Marguerite (Marguerite SOUBEYRAN) Tante sa personne exprimait une force lumineuse. Son visage, rayonnant de bonté, de chaleur, d'une intelligence profonde, d'amour pour les autres. Sa présence optimiste, réconfortante. ATIE (Catherine KRAFFT) Elle s'occupait de l'entendance, de l'organisation de la vie quotidienne, une femme d'une droiture magnifique, d'une modestie aussi. Simone (Simone MONNIER) Elle incarnait la jeunesse, le dynamisme, une présence très forte aussi. C'est elle qui dirigeait la Chorale. »

3 pages du Magazine Marie-Claire, du 20 mars 1943 : la couverture et deux pages consacrées à l'École de Beauvallon (voir ci-contre). La directrice et fondatrice, Marcelle Auclair, séjourne à Beauvallon, vient y voir sa fille à plusieurs reprises. Elle fait faire des photos par un professionnel (venu de Paris) pour illustrer l'article. Une partie de ces clichés, non publiés, ont été conservés par Violette Bissat, alors « préfète ». Ils forment la collection ici désignée ; coll. part. Violette Bissat, mars 1943. Le second reportage est publié par Familles de France, magazine lyonnais (voir ci-dessus). Il publie deux pleines pages sur Beauvallon le 1er janvier 1944. La journaliste qui a assuré le reportage était une familière de Beauvallon, comme l'atteste le témoignage qu'elle laissa dans le Livre d'Or. Marie-Claire est alors distribuée au nord de la Loire, et Familles de France dans le sud-est, depuis Lyon.

BEAUVALLON

ESCALE,

HAVRE DE PAIX

Extraits du Livre d'or de Beauvallon
C'est durant son séjour à Denekelt que
Pierre Emmanuel (pseudonyme littéraire
de Noël Stéphane) écrit "Les dents
serrées", grand poème (1942), très
représentatif de l'engagement du
poète catholique dans la Résistance et
de Beauvallon de son temps durant
les années de guerre.

Les dents serrées.

Je hais. Ne me demande, pas ce que je hais.
Il y a de monde, de multitudes entre les hommes
et le ciel veule sur l'abîme, et le mépris
des morts. Il y a de moi entrecroquis, de l'âme
sur son visage, se précipitant dans les ténèbres
Il y a l'air prosterné du mensonge, et la voix
sifflante jusqu'au secret de l'âme

Mais, il y a

le feu sanglant, la soif rageuse d'être libre
Il y a des millions de bœufs, les dents serrées
Il y a le sang qui commence à perler, et c'est
Il y a la haine et c'est assez, pour espérer.

Pierre Emmanuel.

Réfugiés, étrangers en situation illégale (selon la loi de Vichy), opposants au nazisme, Français opposants à la Révolution nationale, juifs et réfugiés politiques, artistes et intellectuels indépendants, combattants des maquis tout proches, enfants désemparés, tous, à des titres divers déclarent avoir retrouvé l'envie de vivre, de survivre grâce à ce havre de paix, où le sentiment de sécurité venait de la confiance que chacun accordait à son prochain, des solidarités rencontrées, de « la bonté ordinaire ».

« LA SOIRÉE DU SILENCE DE LA MER
Une soirée inoubliable...
Un soir, Tante Marguerite nous a dit: "Vous les
élèves de troisième, venez à près le dîner, on va
vous lire quelque chose." »

Dans la première pièce de la grande maison de l'école, il y avait une grande table rectangulaire et Tante Marguerite, Aïe, Simone et Mademoiselle Gilles notre professeur de français, se sont installées. Et nous, la classe de troisième (nous étions huit élèves) aussi autour de cette table. Tout autour de la pièce, les autres professeurs, ainsi que les amis de la "Pension Beauvallon", voisins de l'école.

Mademoiselle Gilles a lu tout le texte, sans s'arrêter, d'une voix chaude et vibrante. A la fin, elle a dit le nom de l'auteur: VERCOR, et le titre: Le silence de la mer. J'étais bouleversée, comme nous tous. L'émotion me serrait la gorge. C'était un moment de partage d'une intensité extraordinaire. Aujourd'hui, comment imaginer les sentiments ressentis, à cette lecture, tant cette œuvre est mondialement célèbre, depuis 60 ans!

Mais pendant cet hiver, 1943-1944, seuls les Résistants avaient connaissance de ce texte écrit par celui qui avait pris pour nom: Vercors, en 1941 et publié en 1942 par les Editions de Minuit.

Et nous, enfants de Beauvallon, nous avons eu cette chance!
Le lendemain, Tante Marguerite, toujours attentive à chacun d'entre nous, m'a prêté son autre livre de Vercors: "La marche à l'école." »

« L'École servit, en outre, de lieu d'accueil à toutes les détresses. Que de gens tragiques s'y cachèrent! Des déserteurs italiens notamment. Bien plus; elle devint un centre de résistance. L'est de là que partaient, venus de LYON, les messages pour les postes clandestins de la montagne, là que les gars du maquis descendaient la nuit pour trouver des vivres, un lit, des soins quand ils étaient malades, des paroles d'espoir et de réconfort aux heures de fatigue et de doute, là que se tinrent plus tard les réunions du Comité du Front national, là que se rédigeaient les journaux locaux avant et après la Libération. Tout cela, sous la menace constante d'une visite de la Gestapo. »

André Veille
oct. 1944

Découvert pendant la guerre, recopié

Fascicule CahenBlugant,
mai 2007

2 Beauvallon / j'ai fait une longue
croisière jusqu'à deux jours
de la guerre. Le bateau, les différents
événements de la guerre étaient
trouvés dans un petit livre
avec quelques notes de l'époque.
C'est un livre qui parlait de
tous les faits de la guerre.
Tous les jours, nous sommes allés
pour nous faire les enfants de la
ville. C'est un livre qui parlait
de tous les faits de la guerre.
Tous les jours, nous sommes allés
pour nous faire les enfants de la
ville. C'est un livre qui parlait
de tous les faits de la guerre.

Je me souviens de toutes ces
soirées où nous étions
assis autour de la table
et que Tante Marguerite
nous lisait quelque chose.
C'était une grande
soirée. Je me souviens
de toutes ces soirées.
Je me souviens de toutes
ces soirées où nous étions
assis autour de la table
et que Tante Marguerite
nous lisait quelque chose.
C'était une grande
soirée. Je me souviens
de toutes ces soirées.

Je me souviens de toutes ces
soirées où nous étions
assis autour de la table
et que Tante Marguerite
nous lisait quelque chose.
C'était une grande
soirée. Je me souviens
de toutes ces soirées.

Je me souviens de toutes ces
soirées où nous étions
assis autour de la table
et que Tante Marguerite
nous lisait quelque chose.
C'était une grande
soirée. Je me souviens
de toutes ces soirées.

Extraits du Livre d'or de Beauvallon

Dédié à M^{me} Kraft - toujours - Marianne
aussi qu'à toutes les personnes qui nous ont
encouragés de leurs soins les plus précieux.

Je souviens d'avoir vu
passer Beauvallon au grès F.F.I
en vous guidant vous autres. L'aspect
de sa plus simple organisation.
C'est avec une certaine sérénité
que nous nous sommes plus tard
les deux si deux jours en votre
chambre nous regardés.

Quelques jours plus tard F.F.I

Max P...

P.3 Suisse suisse M...
qui a été une fois plus
Roger Barnain
Pierard Reu

LA LIBÉRATION :

JOIE ET SÉRÉNITÉ



Les Américains vont à Dieulefit ! Trois enfants de Beauvallon vont venir à la rencontre des GIs : Jean-Mary (cinq ans, débilité), Jean-Florent, son petit frère, cinq ans, et la fille d'Emmanuel Mounier, avec ses « macarons » sur les joues, suivant la route de l'église, libérément assise entre les deux « libérateurs ».



Extraits du journal de Dieulefit, Emmanuel Mounier
Cité par



Textes transcrits du journal de Mounier :

« Mardi 22 août (1944)

La première auto-mitrailleuse américaine a fait son entrée à Dieulefit !

Sitôt qu'elle a été vue, chacun a enfourché son vélo et s'est précipité sur la place Châteauneuf. Quand je suis arrivé, elle avait déjà disparu, mais venait d'arriver une voiture tout-terrain de reconnaissance avec un Américain et un Français à la recherche d'une maison. Aussitôt entourée par la foule. Nous ne sommes pas dans le Midi pour rien. Chacun donnait son conseil et toutes les considérations possibles pour, contre, et autour de ce conseil. Les deux hommes, vuant sous leurs casques, blasés sur le méridionalisme et sur les ovations, étaient impossibles, l'un réfléchissant avec sérieux sur sa carte, l'autre à son volant avec l'air absent de celui qui ne comprend pas la langue dont le boiridonnement l'environne. La foule, ensuite, n'aurait pas à se disperser, fixée par le vague espoir d'une colonne blindée, qui n'est jamais venue. »

« Samedi 26 août

Depuis hier au soir, pas un coup de canon jusqu'à ce soir à 4 h. Ma guerre semblait définitivement éloignée. Mais les tir ont repris avec intensité dans la soirée, nettement plus loin qu'hier. Aucune nouvelle des zones proches. On sait qu'il y a deux barrages à nos deux portes, le Bridon et la Roche-St-Séverin. (...)

"On parlera de la poche de Dieulefit comme on parlera de la poche de Falaise." Ils le racontent, et l'espèrent secrètement. À travers cette crainte imprécise et obscure, faite d'informations, les bobards jaillissent comme des fèves : "Il ont doré la Bégode" - "Le château de Grignan est en flammes" Les colonnes américaines sont parties. Elles sont au combat. Les FFI également. »

ces passages sont extraits du Journal de Dieulefit, inédit, et partiellement utilisé par les Éditions du Soufflé dans les maquis entre Roc et Montmirail lorsqu'elle est publié, après la mort du philosophe fondateur d'Esprit : Mounier et sa génération - Lettres, carnets et inédits, Paris, 1996.

Les événements de la Libération n'ont pas tourné au tragique ni au règlement de compte à Beauvallon, pas plus que dans la petite cité de Dieulefit. Durant les années noires, la population, aussi bien à Beauvallon que dans le Pays environnant, a fait front par « ces mille résistances qui font rempart de civilisation » (Emmanuel Mounier), une attitude solide, à l'opposé des conduites de vengeance ou de punition aveugles.

« Non loin (de Beauvallon), des Américains, parachutés dans un champ (ils tombaient où ils le pouvaient), avaient tout laissé sur place, prêts d'avancer vers une autre destination, afin de libérer d'autres villages. On nous avait indiqué l'endroit où ils avaient été parachutés : allons nous les voir ? Et nous nous courions vers ce lieu magique et plein de promesses. Mais ces jeunes parachutistes tombés du ciel, repartaient rapidement vers leur mission libératrice, laissant leurs parachutes blancs étalés sur le champ, comme milletts mais si vivants, cordages enmêlés, au milieu de pagayages de survie. C'est une vision qui restera pour toujours dans ma mémoire. Nous avons sans doute eu de joie et d'étonnement et ri en même temps. Je me suis précipité vers un pagyet de couleur kaki et paraffiné, je l'ai ouvert comme j'ai pu, totalement excitée. Un vrai cadeau de Noël ! (...)

Puis, très vite la grande nouvelle se répandit : les Américains arrivaient dans la région, motorisés, dans leurs jeep. Nous pouvions aller à leur rencontre, à-bas, en remontant la route.

Et nous voilà partis, à pied, mon frère et moi ainsi que la petite fille d'Emmanuel Mounier, espérant revenir à la maison dans les jeeps américaines. Mon triomphe en arrivant n'avait eu d'égal que ma joie. Je fis mon entrée à la maison dans une jeep conduite par deux jeunes G.I.'s. Ce fut un moment très fort.

Le soir, ils avaient fêté leur arrivée dans une grande pièce du rez-de-chaussée et avaient dansé avec les prisonniers sur des airs de jazz de l'époque, Glenn Miller peut-être et son grand orchestre ? Pour moi c'était magique mais j'étais trop jeune. Une jeune fille d'à peu près 12 ans, que je trouvais très jolie et habillée d'une jupe française à la mode de l'époque, assortie d'un chemisier aux manches retroussées, avait beaucoup dansé ! J'aurais aimé être à sa place ! (...)

Mes petites robes à manches-ballon me semblaient ridicules. »

Jean-Mary Giral, 2007
Souvenirs